

Le projet de recherche "Récits Confinés"

**Pierrine DIDIER**

Anthropologue chargée de recherche contractuelle au LabEx IMU Université de Lyon - LAET/ENTPE

Laurent GONTIER

Artiste pluridisciplinaire, médiéviste de formation

Aménagement & Territoires : Bonjour, Pierrine et Laurent, pouvez-vous vous présenter ?

Pierrine DIDIER : j'ai un doctorat en anthropologie que j'ai soutenu à l'université de Bordeaux en 2015. Je suis spécialisée en anthropologie de la santé, j'ai fait ma thèse à Madagascar sur les questions de l'encadrement de la médecine traditionnelle et des tradipraticiens ainsi que sur les enjeux autour des remèdes à base de plantes médicinales. Je suis arrivée au LAET / ENTPE en juin 2019 pour mon second post-doctorat (en cours) sur le projet Santé-Mobilité. Ce projet porte sur la mobilité spatiale et des conditions de travail des soignants (infirmiers, médecins, kiné, sages-femmes, aides-

soignantes...) en lien avec leurs pratiques de visite à domicile des patients sur l'aire urbaine de Lyon. Je travaille sur ce projet jusqu'en 2021.

Laurent GONTIER : Formé en histoire médiévale à la Sorbonne, j'ai ensuite exercé pendant 15 ans comme auteur de guides de voyage pour des éditeurs aussi variés que Gallimard, Hachette et Michelin. Je travaille depuis près de 10 ans sur l'histoire des territoires et la transmission du patrimoine immatériel. Mes travaux portent actuellement sur le cadastre et la mémoire des habitants de l'île d'Ouessant, celle des frontaliers entre l'Irlande du Nord et la République et j'ai entrepris en 2019, avec un ami photographe, de documenter et cartographier l'état actuel du tracé du

Mur de Berlin. Je fais aussi en sorte que ces histoires racontent notre époque et la mettent en perspective.

De mars à juin 2020, pendant 15 semaines, nous avons mis en place le projet de recherche « Récits Confinés », afin de documenter, grâce à une trame de carnet, les expériences de confinement puis de déconfinement de participants volontaires, en France et en Italie. (www.recitsconfinés.net)

A&T : Comment avez-vous eu l'idée de recenser les expériences des confinés ?

PD : Nous sommes amis depuis pas mal d'années et lors d'un coup de fil pour échanger des nouvelles au tout début du confinement, nous nous sommes

questionnés sur l'expérience de que nous étions en train de vivre, à la fois individuellement et collectivement, et que nous expérimentions pourtant toutes et tous de façon singulière. Au-delà de nos propres expériences personnelles, nous nous demandions de quelle façon la société, notre société, les individus qui nous entouraient allaient vivre cette expérience subie et surtout comment cette expérience allait être transmise, décrite, quelles archives nous allions laisser au futur. Nos préoccupations, nos questionnements étaient influencés par nos disciplines respectives : j'étais intéressée par la compréhension et la mesure des comportements sociaux (en matière d'hygiène, de santé, de rituels de socialisation) ; Laurent s'interrogeait sur les questions de constitution d'archives et sur ce que nous allions retenir de cette période d'un point de vue historique. Nous étions au début d'un événement, sans savoir quand il allait se terminer, quel serait son déroulement et nous avons souhaité l'explorer sur le vif.

En effet, nous avons très vite compris qu'il fallait collecter les témoignages et la mémoire au moment où elle se constituait. Lorsque l'on interroge des individus sur leur expérience après coup, les ressentis ne sont plus les mêmes, la mémoire filtre des détails qu'on ne juge peut-être plus digne d'intérêt, la perspective n'est plus la même.

A&T : Quelles hypothèses avez-vous formulé avant même la réception des témoignages ?

LG : Nous avons envisagé quelques hypothèses de manière intuitive en imaginant comment nous pourrions être impactés et quels changements, dans les habitudes, les rituels, s'opéraient déjà pour nous-mêmes et autour de nous.

Puis nous avons extrapolé en essayant de projeter les effets du confinement sur différents aspects de la vie quotidienne et sociale à plus ou moins long terme. Ainsi, comme toute sociabilisation était désormais limitée, nous avons pensé que notre mode de vie n'allait plus s'encombrer de ce qui était (ou qu'on pensait) utile en société. Allait-on rester en pyjama ? Garder des habits d'intérieur ? Se laver moins (car peu d'occasion de se trouver en situation de transpirer) ? Moins se maquiller ? Sur ce dernier point, on constate aujourd'hui que les ventes de rouges à lèvres ont diminué et qu'elles n'ont pas repris, ce qui peut aussi s'expliquer par le port du masque obligatoire au quotidien. Nous voulions aussi documenter les nouvelles formes de socialisation qui commençaient à se mettre en place, comme les apéro-skye, les cours de gym ou de yoga en ligne ou les formes de consommation de la culture, comme les concerts dans les salons ou l'accès libre à de nombreuses ressources de films ou de livres. Nous voulions comprendre comment chacun était en train de s'adapter pour continuer à s'approvisionner en nourriture, à travailler, à faire l'école à la maison pour les enfants...



PD : Notre motivation première était de collecter des témoignages. Dès les premiers jours du confinement, nous

avons vu naître dans les médias grand public des journaux de confinement de personnalités (comme Marie Darrieussecq et Leïla Slimani). Nous nous sommes dit qu'il fallait aussi stimuler la création de journaux auprès de ceux dont la voix porte moins, des personnes qui n'étaient ni auteurs / auteures, ni artistes. Nous pressentions, en effet, que toute une partie de la population n'allait pas créer de journaux, n'allait pas créer de mémoire, ou alors une mémoire qui resterait dans le domaine privé. Par expérience, nous savions aussi que beaucoup d'auteurs / autrices de carnets risquaient d'omettre dans leurs récits des détails qu'ils jugeraient peut-être négligeables, détails qui pourtant s'avèrent indispensables aux chercheurs qui tenteront ensuite de comprendre les événements. Stimuler la création passait aussi par la suggestion discrète et ludique d'éléments qui permettent de contextualiser l'expérience. Nous avons ainsi mis en place une trame de carnet à compléter de façon quotidienne avec des signes (+/-) ou des chiffres, sous un format traitement de texte, pour renseigner par exemple le moral du jour, le nombre de sorties, l'état du sommeil, ainsi que des questions ouvertes hebdomadaires, sur plusieurs thématiques, notamment sur les ressentis pendant les premières sorties pour les achats de nourriture, les relations avec les co-confinés, l'appréciation du lieu de confinement. Notre démarche se rapprochait aussi du « carnet d'étonnement », qui consiste à noter les premières impressions avant qu'elles disparaissent et deviennent habituelles. Le défi était de suggérer sans influencer les réponses, de donner les outils aux participants pour se raconter tout en répondant à nos interrogations.

A&T : Les premiers témoignages correspondent-ils à vos hypothèses de départ ?

LG : Certains témoignages sont venus appuyer nos premières hypothèses, notamment sur la mise de côté de certains rituels quotidiens. Nous avons constaté des phases (sidération, résignation, saturation, soulagement...), souvent couplées aux annonces présidentielles, au fur et à mesure que la situation progressait. Nous avons également pu lire de nombreuses formes de solidarité, des prises de nouvelles plus fréquentes à la famille et aux amis, l'adaptation progressive au télétravail, la réinvention de nouveaux cycles et de nouvelles habitudes quotidiennes au sein des foyers.

A&T : Quels sont les éléments qui vous ont le plus étonné dans les premiers retours reçus ?

PD : Nous avons été agréablement surpris de voir que les participants se sont pris au jeu. Ils ont eu plaisir à écrire, à raconter leur confinement et pour certains cela devenait même une nécessité. Plusieurs participants nous ont remercié d'avoir mis ce projet en place et nous ont dit qu'écrire leur avait permis de prendre du recul et de faire le point sur la situation. Notre trame de carnet leur a fourni un moyen d'expression qu'ils n'auraient finalement pas fait seuls et sans support.

LG : Nous avons constaté beaucoup d'inventivité pour l'entraide et le maintien du lien social : des échanges entre voisins grâce à la mise en place de fils et de poulies entre les immeubles, des barbecues à distance avec les voisins d'une même cour, la préparation de repas mis à disposition dans la cour de la maison pour des membres de la famille travaillant comme personnel soignant qui passaient les récupérer le soir... Au final, plus de 100 participants ont complété environ 535 trames de carnet.

A&T : Quand pensez-vous pouvoir éditer votre rapport d'enquête ?

PD : Le rapport scientifique est attendu pour le premier trimestre 2021. Nous envisageons aussi une restitution pour le grand public, dans le respect bien entendu de la confidentialité, parce que ce qui ressortira de cette étude, c'est un peu un extrait de notre expérience commune à tous. Nous comptons également faire un retour personnalisé à chaque participant dans le courant de l'année 2021. Afin de nous adapter et de suivre au plus près les événements actuels, nous proposons aujourd'hui une version allégée des trames de carnet pour le deuxième confinement commencé fin octobre 2020 en France, afin de comprendre de quelle façon cette nouvelle période est vécue et appréhendée par les participants.

Nous avons également développé une web application (app.recitsconfinés.net) que nous souhaitons désormais diffuser afin de recueillir les expériences de chacun et chacune. Elle reprend les mêmes questions que notre trame de carnet initiale. Les réponses sont directement envoyées sur nos serveurs sécurisés et le participant peut consulter sur son téléphone le bilan quotidien des variables auxquelles il a répondu. C'est une tentative de développer et de tester un autre moyen de collecte des données. Nous allons suivre de très près la façon dont elle est utilisée - ou non - afin de comprendre les réactions des participants face à ce type d'outil et de voir comment il peut être optimisé pour des enquêtes qualitatives.

A&T : Pour votre propre activité : Quelles sont les contraintes supplémentaires liées à la crise que vous rencontrez ?

LG : Nous avons choisi de passer directement par le format numérique pour continuer à faire des enquêtes et à récol-

ter des expériences, malgré le confinement et la distanciation. Pour analyser les données récoltées, nous avons besoin de financements et de ressources humaines. Nous nous sommes rapidement entourés d'une équipe d'une demi-douzaine de chercheuses bénévoles motivées qui nous ont aidé à diffuser le projet, à récolter les données (notamment en Italie par la conduite d'entretiens par téléphone) et à rechercher des financements.

Quelles sont les répercussions sur votre organisation, gestion de vos missions ? Quelles leçons tirez-vous de cette crise ?

PD : Lancer un projet de recherche qualitatif comme « Récits Confinés » nous a appris à faire de la recherche autrement, en période de crise, parce que la situation nous l'imposait mais aussi parce qu'elle était suffisamment exceptionnelle pour nous permettre de tenter des choses nouvelles à la croisée de nos deux disciplines. Nous avons pu faire l'expérience de réagir vite, de mettre en place un protocole de recherche « sur le vif », d'adapter nos outils de collecte, en passant par le numérique. Le projet est pluridisciplinaire, nous avons donc fait l'expérience de travail en groupe avec différentes visions enrichissantes, anthropologiques, historiques.

LG : Nous nous sommes également posé la question d'enquêter à long terme dans une situation qui évolue. Le format des trames de carnet hebdomadaire nous a paru répondre à cette contrainte là pour permettre de récolter au plus près des changements, les expériences des participants, qui étaient libres d'écrire ce qu'ils voulaient quand ils le souhaitaient.

A&T : Pierrine et Laurent, merci pour votre retour et bonne continuation pour la suite.